

MAGAFILE LES SIGNES DES TEMPS

SO. LANCASTER
MASS.

MAY
1940



65^e ANNÉE

D'où viennent les guerres ?

L'homme est un être bizarre. Infini dans ses désirs, mais limité dans ses possibilités, il se réjouit de ses succès dont il s'attribue le mérite, et s'attriste de ses malheurs qu'il impute à son semblable et parfois à Dieu. Il sème la colère, la haine, la jalousie, la cupidité, bref les formes multiples de l'égoïsme, et se révolte lorsqu'il doit subir les conséquences de ses actes, Il refuse de reconnaître le grain qu'il a semé dans les épis qu'il moissonne. Placé devant l'évidence, il s'irrite, récrimine contre la société et finit par accuser Dieu.

Pourtant, quoi qu'il fasse pour esquiver ses responsabilités, ses actes le suivent.

Il s'est vanté de croire que Dieu n'existait pas, ou du moins s'est conduit comme s'il n'y avait pas de Dieu, et, dans le malheur qui l'accable, il cherche un responsable et dit : « Si Dieu est ce qu'on dit qu'il est, pourquoi permet-il les guerres, pourquoi tolère-t-il les famines, les épidémies, pourquoi faut-il que je souffre si atrocement ?... » Il revient alors à la croyance en Dieu non pour adorer et obéir, mais pour blasphémer... Et même, il se trouve des chrétiens, troublés par certaines injustices apparentes où la souffrance frappe des innocents et la prospérité comble des méchants, pour reprocher à Dieu, non d'avoir créé un tel état de choses, mais de l'avoir permis, bref, de ne pas l'avoir empêché, d'avoir laissé triompher, pour le moment du moins, les principes de la violence...

Si Dieu existe et s'il est bon, qu'il se montre, qu'il agisse, qu'il manifeste sa puissance en arrêtant la guerre et en contraignant les hommes à reconnaître leurs erreurs et à fraterniser... Quelle aberration !

Dieu n'aime pas la guerre. Il ne la veut pas. Il a dit : « Tu ne tueras point », et il ne renie pas sa parole. Il est miséricordieux et compatissant. Il veut que les hommes soient frères et vivent en bonne intelligence. Il leur en donne les moyens ; à eux de s'en servir. Il ne les contraint pas, car il respecte l'homme et sa nature libre.

L'homme est, en effet, doué d'un libre arbitre ; il possède la faculté de discerner entre le bien et le mal, et de choisir l'un ou l'autre. S'il opte pour le bien, il trouvera le bonheur, non un bonheur parfait, sans souffrance, ce qui n'existe pas ici-bas ; s'il opte pour le mal, le remords le tenaillera et il sera malheureux.

Dieu l'avertit des dangers qu'il court, le reprend, le relève, le censure, le menace, et, finalement, si l'homme refuse obstinément, l'abandonne aux inévitables conséquences des actes qu'il a librement posés.

Dans la parabole de l'enfant prodigue, le père ne contraint pas le fils à rester. Il lui signale les dangers auxquels il sera exposé, l'avertit des conséquences qui résulteront de son mauvais choix, mais il ne le retient pas de force chez lui. Oserait-on soutenir que ce père encourt une part de responsabilité dans le malheur qui frappe l'enfant ? Nullement.

Ainsi en est-il des hommes. Ils choisissent de vivre dans le cercle vicieux de l'égoïsme. Ils optent pour la satisfaction de leurs inclinations, et récoltent fatalement ce qu'ils ont semé, et notamment la guerre, fruit de la jalousie, de la colère et de la haine. En éliminant Dieu de leurs préoccupations essentielles, ils ouvrent la porte à l'égoïsme dans tous les domaines.

Ils sont devenus orgueilleux. Ils imitent Lucifer qui voulut s'élever au-dessus de Dieu.

Ils sont devenus cupides. Ils se jugent entre eux d'après ce qu'ils ont et non d'après ce qu'ils sont. L'or leur tient lieu de tout.

Ils sont devenus haineux et violents. La raison du plus fort leur paraît la meilleure. Les moyens les plus brutaux sont considérés comme les plus naturels. Le droit des gens décline progressivement. Et, finalement, c'est la guerre avec ses horreurs.

Or, la guerre n'est pas une exception ou, si l'on veut, un élément étranger, un parasite venu de l'extérieur qui s'installe au cœur des nations... c'est une production indigène, un fruit de « chez nous », typiquement humain, une résultante obligée de l'application des principes de haine et de violence dans la vie de l'individu. La racine de la guerre est dans le cœur de l'homme, et non ailleurs. Le seul responsable, c'est l'homme.

En accusant Dieu, nous lui reprochons de nous avoir donné ce à quoi nous tenons le plus, la liberté. Nous ne sommes pas des automates. Mais nous devons supporter toutes les conséquences de notre choix : le Bien mène à la Vie, le Mal mène à la Mort. Dieu ne peut être tenu responsable du choix malheureux que font la plupart des hommes.

La guerre n'en est qu'une des conséquences nombreuses. Elle ne disparaîtra pas de la terre, aussi longtemps que l'homme aura le désir de se passer de Dieu et de sa loi : « Dieu tué, a dit Aulard, il n'y a plus d'impératif, il n'y a plus de morale. »

Non ! Dieu n'a jamais béni la guerre, mais il a dit : Heureux les pacifiques ! et il a paré son Fils du titre magnifique de Prince de la Paix.

CHARLES GERBER.

J.-C. Guenin.

Comment faire des Hommes nouveaux ?

La Bible tout entière projette ses rayons lumineux sur un avenir meilleur ; les promesses qu'elle contient — et elles sont nombreuses — se concentrent toutes sur le même objectif : Dieu va créer de nouveaux ciels et une nouvelle terre où la justice habitera (2 Pierre 3 : 13). Et les promesses de Dieu sont certaines ; le ciel et la terre peuvent passer, mais ses paroles ne passeront pas (Matthieu 24 : 35).

Pour des temps nouveaux, il faut des hommes nouveaux, avons-nous vu (1). Pour le monde nouveau que Dieu va instaurer lorsque le vieux sera détruit, pour constituer une société nouvelle, il faut de toute nécessité des hommes nouveaux. Il ne serait pas indiqué, en effet, d'y introduire des individus qui apporteraient leurs maladies, leurs péchés et leurs vices. Les habitants du monde nouveau sont des êtres complètement transformés, physiquement, moralement et spirituellement.

Ce changement, comment peut-il se faire ? C'est la question que Nicodème, le docteur juif, posait à Jésus qui venait de lui faire cette extraordinaire déclaration : « Si un homme ne naît de nouveau (litt. « à moins que quel » qu'un ne soit engendré d'en haut ») il ne peut voir le royaume de Dieu. » (Jean 3 : 3.)

Tous les êtres nés sur notre planète ont été engendrés à la vie physique selon la loi commune qui préside à la transmission de la vie ; ils naissent avec des tendances irrésistibles au mal, des hérédités psychiques funestes. « Le cœur est tortueux par-dessus tout, et il est méchant, qui peut le connaître ? » C'est la constatation que faisait le prophète Jérémie (17 : 9). Or, le cœur humain n'est

certainement pas meilleur aujourd'hui.

Mais l'homme ne peut-il pas espérer se changer, se transformer lui-même et devenir meilleur, par l'éducation et l'instruction ? Le prophète que je viens de citer a répondu à cela par cette question bizarre : « Un Ethiopien peut-il changer sa peau et un léopard ses taches ? De même, pourriez-vous faire le bien, vous qui êtes accoutumés à faire le mal ? » (Jérémie 13 : 23.)

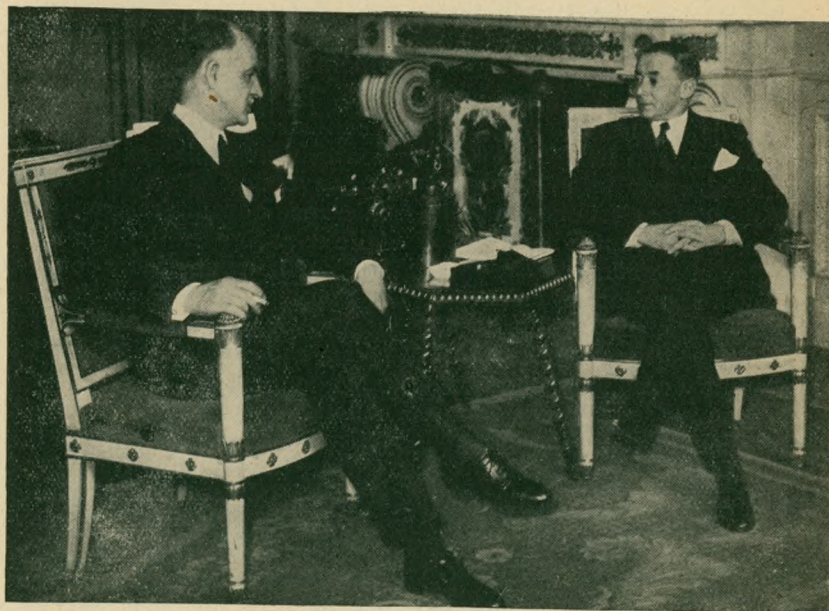
J'ai entendu une fois raconter l'histoire extraordinaire d'un avocat de couleur, de New-York, qui voulait changer sa peau noire contre celle d'un blanc. Après bien des recherches, il avait réussi à trouver un homme qui lui avait vendu sa peau, et un chirurgien disposé à greffer morceau par morceau cette peau blanche à la place de la sienne. Un jour, le chirurgien commença l'opération : il enleva du bras de l'avocat un morceau de sa peau et greffa à la place un morceau de celle de l'Européen. Il attendit quelques jours pour être certain que la greffe avait pris, impatient de savoir quel pouvait bien être le résultat de cette expérience, probablement la première de ce genre.

Le moment d'enlever le pansement arriva : ce fut pour constater, à sa grande stupéfaction, que la peau blanche, sur le corps du noir, était devenue noire. Il est presque superflu de dire que l'expérience s'arrêta là ; le noir dut renoncer à tout jamais à son ambition de devenir blanc.

Ainsi en est-il au point de vue moral. L'homme a beau vouloir user d'artifice et camoufler ce qu'il est réellement. « Chassez le naturel, il revient au galop », dit le proverbe.

Chez l'homme, la source de vie est souillée, empoisonnée ; son cœur est naturellement corrompu. Un changement superficiel ne ferait que dissimuler les causes du mal. Une transformation complète et radicale s'impose.

On essaie trop souvent de la produire par des moyens humains. Chercher le salut dans le perfectionnement de l'homme naturel par l'éducation, la culture ou l'effort personnel, c'est vouloir se conformer aux méthodes mondaines, c'est vouloir appliquer la peau d'un blanc sur le corps d'un noir. Cette opération, quoique s'appliquant au domaine moral, est aussi impossible que celle dont j'ai parlé plus haut. Et



(1) Voir le numéro de mars.

M. Paul Reynaud, président du Conseil français, discutant des grands problèmes actuels avec M. Sumner Welles, représentant personnel du président Roosevelt. (Pr. NYT.)

c'est pourtant le moyen toujours préconisé par les philosophes ou les fausses religions. Non ! il faut se résoudre, pour guérir un mal aussi incurable que le péché et la souillure de l'homme, à employer le moyen divin : être transformé (litt. métamorphosé) par le renouvellement de l'esprit, afin de pouvoir discerner quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, agréable et parfait (Romains 12 : 2), et d'être rendu capable de l'accomplir.

Pour qu'un tel renouvellement s'opère chez l'individu, il faut plus que la volonté de l'homme ou le caprice de la chair. Il faut l'action de l'Esprit-Saint, il faut que l'homme soit engendré une deuxième fois par un acte créateur de la puissance divine qui lui infusera une vie nouvelle et opérera une régénération totale. Entre la vie de l'homme naturel, charnel, et celle de l'homme à qui l'engendrement divin a donné le pouvoir et la prérogative de devenir enfant de Dieu, il y a une différence essentielle. Cette transition est appelée dans l'Écriture le passage des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie, de Satan à Dieu.

Il importe cependant de rappeler que ce renouvellement spirituel de l'homme n'est pas produit d'une façon magique, il ne se fait pas sans le consentement et la participation de la volonté humaine. Si, dans l'œuvre du salut, la part de Dieu est la principale, l'homme a aussi la sienne.

La part de l'homme c'est d'abord de reconnaître sa misère, sa faiblesse, son incapacité absolue de faire par lui-même la volonté de Dieu ; c'est ensuite de les reconnaître devant Dieu, de s'en humilier et de confesser ses fautes en les regrettant et en demandant sincèrement pardon à son Père céleste par Jésus-Christ qu'il doit accepter comme son seul Sauveur et seul Médiateur entre Dieu et lui, « le seul nom qui ait été donné aux hommes par lequel nous puissions être sauvés ». (Actes 4 : 12.)

Mais la repentance et la conversion ne sont, en réalité, que des voies d'accès au salut. Celui qui

a trouvé en Jésus-Christ un Sauveur doit se décider à s'engager résolument dans le chemin de la sanctification ; et l'expérience qui le placera définitivement sur ce chemin c'est la nouvelle naissance, l'engendrement divin, dont j'ai parlé plus haut.

La part de Dieu est indiquée dans cette magnifique déclaration de Jésus qui résume tout l'Évangile : « Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean 3 : 16.)

La part de Dieu c'est aussi de se révéler à l'homme qui cherche la lumière et la vérité, c'est de l'appeler et de l'attirer à lui. « Nul ne peut venir à moi, disait le Christ, si mon Père qui m'a envoyé ne l'attire... » (Jean 6 : 44.) A tout individu qui répond à l'appel divin et qui désire vraiment vivre une vie nouvelle, Dieu communique la vie divine, qui le rendra capable de s'orienter dans une direction nouvelle : la soumission complète à la volonté de Dieu.

Dieu ne se contente pas d'absoudre le coupable repentant. Il le purifie. C'est par un effet de sa grâce que le pécheur est pardonné et justifié. Mais la grâce salutaire est plus que cela. « Elle nous enseigne à renoncer à l'impie et aux convoitises mondaines, et à vivre, dans le siècle présent, selon la tempérance, la justice et la piété, en attendant la réalisation de notre bienheureuse espérance. » (Tite 2 : 11-13.)

Ce texte inspiré prouve que l'homme qui a passé par l'expérience bénie de la repentance, de la conversion et de la nouvelle naissance et qui s'est engagé ensuite dans le chemin de la sanctification, ne peut pas se contenter de s'abstenir du mal ; il doit faire le bien, et le bien c'est de faire tout ce qui est en harmonie avec la volonté de Dieu, telle qu'elle nous est enseignée par sa Parole. Puisque tout chrétien est un futur citoyen du monde nouveau et parfait que Dieu va bientôt instaurer, il convient qu'il vive dès maintenant, dans le monde présent, selon les enseignements donnés et pratiqués par le Christ,

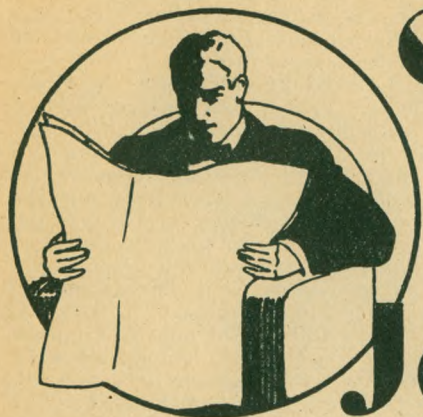
l'Homme Normal, le Modèle des hommes tels que Dieu les veut pour constituer son royaume. Une telle vie ne peut être vécue que par une communion constante avec le Christ. « Ce n'est plus moi qui vis, disait saint Paul, c'est Christ qui vit en moi. » (Galates 2 : 20.) « Comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez unis à lui. » (Colossiens 2 : 6.)

La puissance divine qui procure instantanément le pardon des péchés et l'assurance de la vie éternelle, continuera d'agir tous les jours, par le moyen de la foi, pour préserver l'enfant de Dieu de la maladie du péché et lui donner la victoire sur les tentations. Il s'agit seulement de retenir soigneusement le principe de vie reçu d'en haut au moment où s'est opéré le réengendrement, et de lui laisser porter tous ses fruits.

Et qu'on ne vienne pas dire que le plan divin pour faire des hommes nouveaux est très beau en théorie, mais irréalisable dans la pratique. S'il y a malheureusement un si grand nombre de soi-disant chrétiens qui n'ont que « l'apparence de la piété mais qui ont renié ce qui en fait la force » (2 Timothée 3 : 5) — signe des temps ! — il y en a assez de vrais, de sincères qui prouvent par leur conduite que leur vie a été radicalement et complètement transformée. L'efficacité du procédé divin pour faire des hommes nouveaux a été suffisamment établie dans tous les âges et chez tous les peuples pour que tous ceux qui souffrent de la maladie du péché sous toutes ses formes puissent se l'appliquer avec la certitude du pardon et de la guérison. Mais il restera toujours sans effet pour tous ceux qui ne veulent pas se donner réellement à Dieu et qui ne désirent pas sincèrement être transformés en faisant le sacrifice de tout ce qu'ils sont et de tout ce qu'ils font.

L'offre du salut, de la vie éternelle par Jésus-Christ, est encore faite aujourd'hui. Acceptons-la, demain ce sera peut-être trop tard.

J.-C. GUENIN.



en lisant mon Journal

Une armée abstinente

Dans tous les pays on a suivi avec passion l'héroïque résistance du peuple finlandais. On sait que la consommation d'alcool de la Finlande est plus faible que celle d'aucun pays du monde. En est-il de même de l'armée, ou les chefs de l'armée ont-ils estimé que des soldats qui ont à supporter, sous un climat particulièrement rude, des fatigues presque surhumaines, doivent pouvoir consommer modérément des boissons alcoolisées ? L'alcool n'est-il pas encore, aux yeux de tant de gens, une source de force et de chaleur ?

Des renseignements précis, recueillis à bonne source, nous permettent d'affirmer que l'on ne consomme que bien rarement des boissons alcoolisées dans l'armée finlandaise.

L'alcool sous toutes ses formes ne fait pas partie de l'ordinaire du soldat finlandais, il ne connaît pas de distribution officielle d'eau-de-vie, de vin ou de bière. Il peut arriver que, dans des circonstances tout à fait spéciales, c'est-à-dire rares, le commandant d'une unité décide que la troupe recevra une ration d'alcool. Mais, encore une fois, ces cas représentent l'exception.

Théoriquement les soldats ont le droit, pendant leur temps de liberté, de fréquenter les auberges et d'y consommer des boissons alcoolisées. Mais s'il est facile d'exercer ce droit en temps de paix, il devient illusoire en temps de guerre par le fait que les troupes ne sont pas cantonnées dans les villes, mais bien dans les campagnes, soit dans les villages, ou des régions non habitées. Or, en Finlande il n'existe de débits de boissons que dans les villes ou bourgs et dans certains centres de tourisme, mais pas dans les régions rurales. En ce qui concerne les débits d'eau-de-vie du monopole (vente à l'emporter) qui, eux aussi, n'existent que dans les villes, un soldat ou sous-officier ne peut en franchir le seuil qu'avec le consentement écrit de son officier.

Les auberges sont remplacées par des cantines spéciales, ouvertes dans les camps et lieux de stationnement des troupes et dirigées par une organisation spéciale.

Or, ces cantines ne servent pas de boissons alcoolisées, tout au plus la bière faible (moins de 2 %) qui, selon la législation finlandaise, n'est pas considérée comme boisson enivrante et dont la vente est libre....

Le correspondant de guerre d'un grand journal français relevait il y a

quelques jours avec étonnement la prédilection des soldats finnois pour le lait et attribuait à ce fait le teint rose et frais de ces vaillants guerriers qu'à distance on prendrait volontiers pour des jeunes filles.

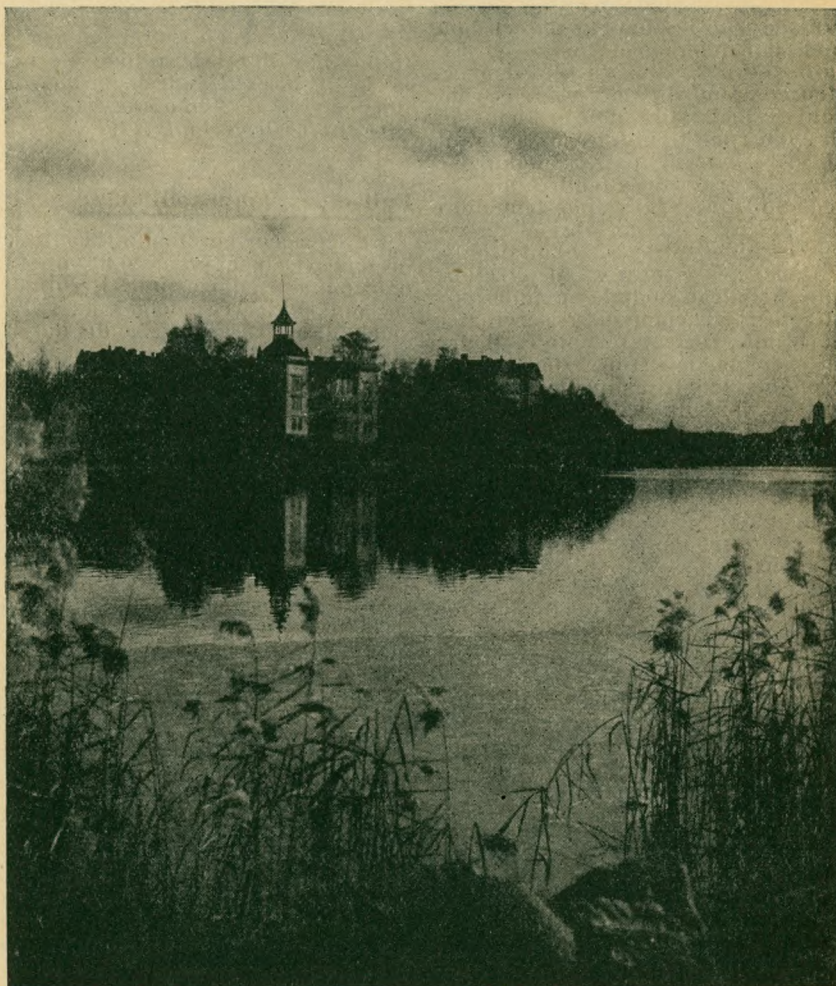
(L'Etoile Bleue.) R. HERCOT.

La plus petite bible du monde

Elle se trouve dans la maison de repos du « Chalet de la Tour » (Coligny), où je passe chaque année quelques semaines. Elle a été léguée par Mlle Eck, avec le chalet et son contenu, à la « Fondation Eck », dont l'aimable directrice, Mme Audéat, veille sur elle comme sur la prunelle de ses yeux.

C'est une bible complète, en anglais, illustrée de belles gravures, habillée d'une élégante reliure de peau gaufrée brune, avec une pochette qui renferme une petite loupe ; sans cette loupe, il serait impossible de lire le texte, imprimé (photographié ?) en caractères minuscules d'une netteté parfaite.

Cette bible mesure 4 cm. 1/2 de hauteur, 3 centimètres de largeur et 1 cm. 1/2 d'épaisseur ; elle est attachée par une chaînette à un pupitre



Les paisibles environs d'Helsinki.

de 14 centimètres de hauteur, muni d'une case destinée à recevoir la bible après lecture.

C'est la reproduction, en très petit, de ce qui se trouvait dans de nombreuses églises d'Angleterre, au XVI^{me} siècle, où de grosses bibles étaient attachées par une chaîne à leur pupitre, selon les injonctions données par Edouard VI au clergé et aux laïques en 1547. Il leur était ordonné « de fournir dans l'espace de trois mois après la Visitation, un livre de la bible entière du format le plus grand ». Cet ordre fut répété par la reine Elisabeth en 1559.

C'est donc par contraste avec ces grosses bibles que fut éditée cette bible miniature, dont voici le titre : « The Holy Bible containing the Old and New Testament ; translated out of the original tongues, and with the former translation diligently compared and reviewed by His Majesty's special command.

» Appointed to be read in Churches — Printed by Authority — Glasgow : David Bryce and Son. London : Henry Frowde, Oxford University press Warehouse, Amen corner. »

Un refuge et une forteresse

Parfois, la nuit surprend les alpinistes sur les hauts sommets, ou bien une tempête de neige les assaille et met leur vie en danger. Heureux sont-ils alors s'ils se trouvent à proximité d'un refuge, où ils pourront, tout en se reposant et se restaurant, passer la nuit, se garer du froid ou attendre que l'orage soit fini. Le refuge leur aura procuré à la fois un abri et un repos combien utiles et bienfaisants.

Dans les guerres d'autrefois, quel privilège pour les populations attaquées de pouvoir se réfugier dans une forteresse solide, d'être en sécurité dans une citadelle imprenable, contre laquelle les boulets se brisent, les flèches et les lances sont impuissantes, les assauts s'arrêtent !

Ne nous arrive-t-il pas souvent d'être tous comme le touriste en danger dans la tempête, ou comme la cité menacée par la guerre ? N'avons-nous pas besoin, nous aussi, devant les luttes et les souffrances de la vie, d'un refuge, d'une forteresse où nous abriter ?

Eh bien ! cet abri, ce rempart protecteur après lequel soupire notre cœur, c'est en Dieu, notre Père céleste, que nous le trouvons. Un prophète et un croyant d'autrefois a prononcé en effet cette parole si vraie et si consolante :

Dieu est un refuge et une forteresse, une secours très facile à trouver dans la détresse. (Psaume 46 : 1.)

Notre vie à tous est parfois assaillie par les orages et les tempêtes de la vie, attaquée par des ennemis redoutables : soucis qui rongent, inquiétude du pain quoti-

dien, maladie, disputes, tentations, deuils. Nous soupirons alors après un refuge, après une protection, et c'est Dieu qui sera pour nous la forteresse désirée. Car, si nous nous confions en lui, il nous donne à chaque instant la force dont nous avons besoin, il nous encourage et nous console, il ne nous abandonnera jamais à l'heure de l'épreuve.

Dieu est un refuge : il nous empêche de succomber sous le poids de la douleur, il nous aide à en porter le fardeau. Dieu est une forteresse : celui qui s'attache à lui de tout son cœur, se sent entre ses mains, sûr de son amour, auquel rien ne pourra jamais l'arracher.

Le secours de Dieu est très facile à trouver dans la détresse : chacun peut être sûr de le trouver, s'il le cherche. Nul ne s'approche sincèrement de Dieu en vain, nul ne l'implore sans recevoir de lui paix, courage et consolation. A l'heure où les forces naturelles défaillent, Dieu communique à qui se confie en lui des forces surhumaines qui le soutiennent. Quelle sécurité que de savoir qu'on peut toujours compter sur Dieu, qu'il ne vous fera jamais défaut !

Vous qui êtes dans la peine, c'est vers Dieu qu'il vous faut regarder, c'est en lui qu'il vous faut chercher le secours et la consolation. Car il est le refuge éternel et la forteresse indestructible de nos âmes. FRÉDÉRIC KLEIN.

(*La Vie Protestante*)

Eglise des lampes allumées

Un voyageur chrétien a raconté la découverte singulière qu'il fit un jour dans un petit village où les traditions se sont conservées depuis le XVI^{me} siècle. Il arriva le soir, tandis que la cloche de l'église sonnait. Le temple était sombre et noir et, le long des ruelles, les fidèles glissaient, portant chacun un petit objet. S'approchant, il vit que c'était une lampe en bronze d'un modèle très ancien, lampe à mèche et à huile, comme les lampes des dix vierges de la parabole. Se mêlant au flot des arrivants, notre voyageur demanda pourquoi chacun avait sa lampe. Un villageois lui répondit : « Nous n'avons aucun autre moyen d'éclairer notre église. En 1550, quand elle fut bâtie, le seigneur du village décida que chacun apporterait sa lampe. Les lampes appartiennent à l'église qui les prête à chaque fidèle. Nous les allumons à une torche en entrant.

— Et, dit l'étranger, cela n'empêche pas les gens de fréquenter les cultes le soir ?

— Au contraire, monsieur ; notre église s'appelle l'église des lampes allumées. Chacun s'y rend pour la rendre plus lumineuse, car il sait que, s'il reste chez lui, le temple sera plus sombre et le service plus triste. Le pasteur doit avoir devant lui tou-

tes les lampes allumées et chaque place obscure signifie un absent, un malade ou un deuil. »

Le passant entra dans la vieille église et vit devant chaque place un trépied pour placer la lampe allumée. Sous chaque lampe, il y avait une carte avec le nom du détenteur actuel de la lampe. C'est ainsi que, depuis quatre siècles, les lampes ont passé de mains en mains et que leurs douces et innombrables petites lumières symbolisent l'union devant Dieu de tout le village.

... Si notre église pouvait s'appeler aussi l'église des lampes allumées, l'église où la lumière du sanctuaire serait faite de la lumière de tous les foyers chrétiens, l'église où tous prieraient, où tous adoreraient ensemble, quels ne seraient pas sa puissance et son éclat !

(*Le Messager Paroissial de Beaulieu-Mandeure, Doubs*).

Le Sauveur ignoré

J'assistais, raconte un pasteur, à une importante réunion politique, tenue à Cardiff et présidée par un des plus brillants députés gallois au Parlement. Après son éloquent discours, il fut abordé par un vieillard, au moment où il sortait pour aller prendre le thé chez des amis.

« Il y a trente-neuf ans, Monsieur, dit le vieillard, une pauvre femme vint chez moi, un soir où il pleuvait à torrents ; elle me supplia de faire une visite médicale à son bébé dangereusement malade. Je m'y rendis aussitôt. C'était à cinq milles de mon domicile ; je trouvai le petit sur un grabat, atteint du croup. Je lui donnai les soins nécessaires ; il revint à la vie, et plus tard à la pleine santé.

» En revenant chez moi, je décidai de ne pas envoyer de note à cette femme qui était veuve, et je me demandai si cela valait la peine de sauver un de ces petits qui restent souvent dans une misérable condition. Dès lors bien des années se sont passées ; ayant cherché ce qu'est devenu ce petit, j'ai découvert que c'était vous-même, monsieur. Et je vois que cela valait la peine infiniment plus que je ne le croyais. »

Le député se découvrit, saisit la main du vieillard et s'écria avec émotion :

« Vous êtes donc le docteur qui m'a sauvé la vie ! Ma mère m'avait raconté cette histoire avant de mourir, mais elle n'a jamais pu se souvenir de votre nom. Soyez béni ! »

Chacun de nous n'a-t-il pas une histoire semblable à raconter ? Quelqu'un, Jésus, est venu il y a longtemps, bien longtemps ; quelqu'un de grand, de puissant, d'aimant ; il a tout bravé pour venir jusqu'à nous et pour nous arracher à la mort. Il nous a sauvés au prix de sa propre vie. Connaissions-le enfin et bénissons-le éternellement !

(*La Semaine religieuse*)

Alfred Vaucher

Pascal et les prophéties

Pascal préparait une apologie du christianisme qu'une mort prématurée l'a empêché d'achever. Nous en avons des fragments nombreux et importants dans les *Pensées*.

Nos lecteurs n'ignorent pas que l'apologie de Pascal « a été entreprise dans des sentiments et dans une intention profondément jansénistes » (1).

Toute une section des *Pensées* (les numéros 693 à 736 de l'édition Brunschvicg) est consacrée aux prophéties bibliques. Pascal théologien apportait à l'étude des textes sacrés les mêmes qualités qui l'ont fait admirer en tant que mathématicien. Aussi peut-il « être considéré comme l'un des précurseurs de l'exégèse critique » (2).

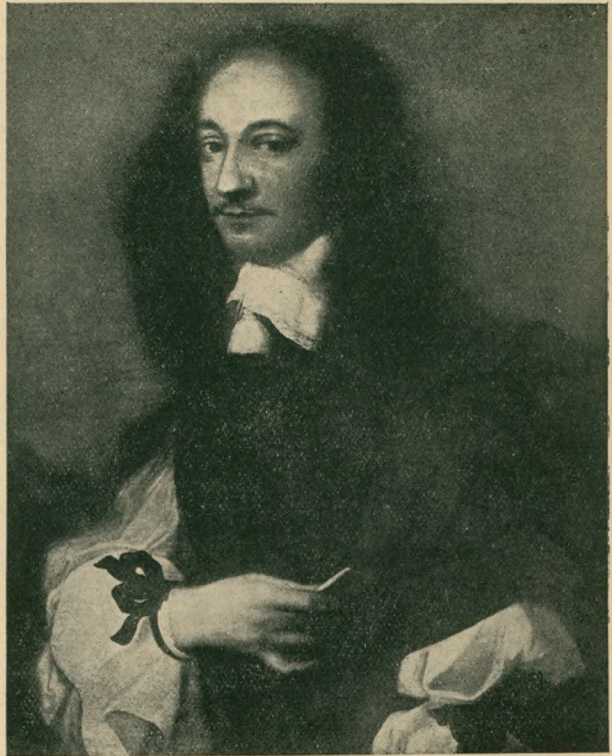
Sans doute, on peut reprocher à Pascal de n'avoir pas assez tenu compte du sens littéral des textes prophétiques (3).

Il y a peut-être de l'exagération à dire avec Pascal : « Le Vieux Testament est un chiffre ». 691. Mais Pascal avait la conviction de suivre la méthode employée par les écrivains inspirés du Nouveau Testament, comme le montre le passage suivant : « Combien doit-on donc estimer ceux qui nous découvrent le chiffre, et nous apprennent à connaître le sens caché, et principalement quand les principes qu'ils en prennent sont tout à fait naturels et clairs ! C'est ce qu'a fait Jésus-Christ, et les apôtres : ils ont levé le sceau, il a rompu le voile et découvert l'esprit. » 678.

Paul n'a-t-il pas dit, en parlant des événements de l'histoire d'Israël : « Or ces choses arrivèrent comme types de ce qui nous concerne » (1 Corinthiens 10 : 6, vers. Darby) ? Pascal n'a donc pas inventé le figurisme, dont on a tant abusé avant et après lui, en particulier dans les milieux jansénistes (4).

« Il s'était initié aux controverses bibliques, principalement dans le *Pugio Fidei* de Raymond Martin. Sa documentation pour les textes de l'Ancien Testament est en grande partie empruntée au livre du savant dominicain », dit l'abbé Petitot.

Le même auteur ajoute : « Il ne viendra à la pensée de personne de croire que Pascal ait inventé l'interprétation figurative des textes obscurs de la Bible. Quelques-uns cependant ont prétendu qu'en empruntant ce procédé à Raymond Martin, il revenait à l'exégèse médiévale. C'est une erreur. Depuis toujours on recourait au sens spirituel dans l'interprétation de la Bible. Les jansénistes étudiaient beaucoup l'Écriture. M. de Sacy, avec qui Pascal lors de son entrée à Port-Royal avait eu un entretien fameux, était un traducteur laborieux de la Bible, et son explication est à la fois littérale et spirituelle. Saint Bernard, saint Augustin, les deux docteurs préférés de Port-Royal, usaient constamment de l'interprétation figurative. Dans le *Pugio*, Pascal apprenait que les rabbins abusaient de la métaphore ou de l'allégorie. Dans le Nouveau Testament, il constatait que les évangélistes, saint Paul et Jésus lui-même avaient interprété d'une façon figurative les textes de la Bible. C'était donc à la tradition qu'il empruntait l'usage du sens spirituel et il le voyait employé partout autour de lui (5). »



Blaise Pascal (1623-1662)

Ici nos lecteurs ne pourront s'empêcher de poser une question, à laquelle l'abbé Petitot a déjà répondu :

« Ce principe de l'interprétation figurative de l'Écriture Sainte n'est-il pas dangereux ? ne permet-il pas à l'imagination de se donner libre carrière ? n'ouvre-t-il point toute grande la porte aux hypothèses les plus fantaisistes ? Pascal prévoit le danger, il constate même des abus (6). »

Sainte-Beuve a donc été injuste en voulant rendre Pascal responsable des écarts constatés dans la littérature apocalyptique de certains jansénistes du XVIII^e siècle. Tout comme Arnauld (1612-1694) a réfuté Charpy, et Nicole (1625-1695) a combattu Charpy, Morin et Desmarests de saint Sorlin (7), Pascal se proposait d'écrire contre Isaac de Lapeyrère, comme le montre ce fragment : « Extravagances des Apocalyptiques, et Prédamites, Millénaires, etc. » 651. Le sens critique de Pascal le prémunissait contre les extravagances des millénaires, en même temps que la puissance des préjugés traditionnels l'empêchait de reconnaître la part de vérité incontestable renfermée dans les ouvrages de ces novateurs. Limitations du génie...

ALFRED VAUCHER.

(1) H. Petitot, *Pascal. Sa Vie religieuse et son Apologie du Christianisme*, P., 1911, p. 366. Sur le jansénisme de Pascal on peut lire, dans le même ouvrage, pp. 115-135. Voir aussi J. Fabre, *La Pensée Moderne (de Luther à Leibniz)*, P., 1908, pp. 346-361.

(Lire la suite à la page 15.)

Le livre qu'il faut lire auj

Malgré les violents et séculaires assauts dont elle a été l'objet de la part de ses ennemis, la Bible n'a rien perdu de son influence ni de sa valeur. Bien mieux, sa popularité n'a fait que croître.

Le secret d'un tel succès réside dans le fait qu'elle est le livre de Dieu. Elle a été inspirée de Dieu et donnée par Dieu, car, « c'est poussés par le Saint-Esprit que des hommes ont parlé de la part de Dieu ». (2 Pierre 1 : 21.)

Dieu « ne voulant pas qu'aucun périsse, mais voulant que tous arrivent à la repentance » (2 Pierre 3 : 9), son esprit pousse les hommes à traduire et à publier sa Parole dans toutes les langues de la terre, à répandre, en tous pays, comme les feuilles en automne, les pages de la vérité.

La Parole de Dieu montre la vie de l'homme depuis son origine, comment il a été créé, quelle est la nature de ses rapports avec Dieu, et comment il peut entrer dans la joie infinie que Dieu lui réserve. La Bible est une révélation de l'amour et de la puissance infinie de Dieu. Elle « est inspirée de Dieu, et utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour instruire dans la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre ». (2 Timothée 3 : 16, 17.)

La Bible révèle de grandes vérités, elle place devant nous une glorieuse espérance. Elle dévoile le plan divin de la rédemption, elle dit comment l'homme est sauvé de la déchéance, purifié de tout péché par le Seigneur Jésus-Christ, et préparé à vivre avec les êtres célestes purs et saints. Nul d'entre ceux qui acceptent les enseignements de la Parole de Dieu et qui suivent fidèlement ses instructions ne sera exclu du ciel.

Jésus est venu chercher et sauver ceux qui sont perdus. Par amour, il a donné sa vie sur le Calvaire pour les âmes perdues,

et ceux qui l'acceptent comme leur Sauveur personnel expérimentent que tous les malheureux, les opprimés, les méprisés, ont accès au trône de Dieu, et se réjouissent de savoir que leurs péchés ont été mis sur le Christ, expiés par lui et effacés par lui. C'est ainsi qu'ils peuvent entrer dans le chemin du salut et le suivre.

Lisez la Parole inspirée et véridique qui met en relief la grandeur et la certitude de la promesse et du plan divins. « Voici ce que dit le Saint, le Véritable, celui qui a la clé de David, celui qui ouvre, et personne ne fermera, celui qui ferme, et personne n'ouvrira.... voici.... j'ai mis devant toi une porte ouverte, que personne ne peut fermer. » (Apocalypse 3 : 7, 8.)

La Parole de Dieu est comme le sanctuaire de la vérité, dans lequel on peut entrer pour méditer et étudier. Dans la communion avec Dieu, il y a une véritable adoration et un enrichissement spirituel. Qui pourrait évaluer à sa juste valeur le grand privilège d'être en relation avec Dieu ? Grâce à une étude zélée et approfondie de la Parole divine, l'homme est armé contre les astuces de Satan. La vie de Jésus qui a donné la vie au monde, est dans sa Parole. Le Christ a dit : « Les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. » (Jean 6 : 63.) Si les hommes désirent la vie, ils doivent étudier cette Parole et y croire. Ils doivent demander à Dieu le secours de son Esprit afin de comprendre les paroles vivifiantes du saint Livre. Les hommes ont besoin de méditer sur les vérités inspirées de la Bible jusqu'à ce qu'elles deviennent partie intégrante de leur propre vie.

Celui qui croit à la Bible et qui la lit, « non comme la parole des hommes, mais, ainsi qu'elle l'est véritablement, comme la parole de Dieu », apprendra par expé-

rience qu'elle « agit » en ceux qui croient. (1 Thessaloniens 2 : 13.) Il verra aussi qu'elle est esprit et vie, et que, lorsqu'on l'accepte, on peut se réjouir de ce qu'elle détruit la nature charnelle et produit une vie nouvelle en Jésus-Christ. Voici la promesse de Dieu à cet égard : « Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau.... Je mettrai mon esprit en vous, et je ferai que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois. » (Ezéchiel 36 : 26, 27.) C'est alors que l'amour remplacera la haine, la joie, la tristesse et que le cœur sera transformé par la vie divine. L'homme deviendra alors une nouvelle créature.

Le but suprême de la Parole de Dieu est de révéler, d'une part, la triste condition de l'homme et d'autre part, son unique Sauveur, le Christ. Il est aussi de faire naître la foi dans les cœurs car, « la foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend vient de la parole de Christ. » (Romains 10 : 17.) Elle illumine la vie qu'elle soutient ; elle reprend et forme les âmes ; elle instruit et fortifie l'être tout entier, favorisant la croissance spirituelle, réjouissant les cœurs, produisant la patience, le réconfort et l'espérance, enfin révélant l'avenir. Combien glorieuse a été la réalisation de ce programme dans les cœurs et les vies de millions d'âmes qui se sont nourries de la Parole de Dieu ! Hélas ! soit aveuglement, soit incrédulité ou préjugé, des millions de gens ont profané les vérités divines de la Parole. Ils ont délibérément ignoré et foulé aux pieds les commandements de Jéhovah. A cause de cela, ils se sont fourvoyés et maintenant, ils tâtonnent dans les ténèbres, tandis que la sainteté et la beauté de la Bible sont devenues pour eux un sujet de raillerie. Persister dans une telle attitude ne peut con-

ourd'hui

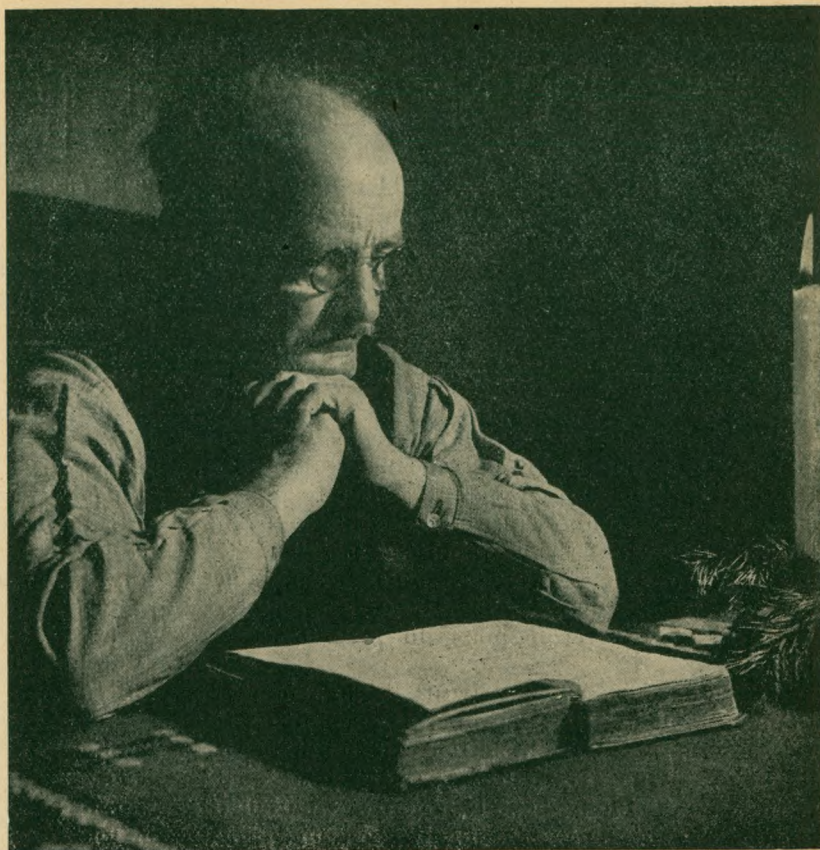
duire les hommes et même les peuples qu'à la ruine.

Quelle est, actuellement, le plus grand besoin du monde ? Plus d'une fois la question a été posée, et non sans anxiété. Notre réponse, nous la donnons avec la plus grande conviction : c'est un retour aux saintes Ecritures. Les paroles inspirées, précieuses et sacrées de la Bible n'ont pas besoin d'être écrites à nouveau, mais elles doivent être lues et relues. Il faut tenir compte de leurs exhortations et de leurs préceptes ; il faut les lire avec respect, avec foi et aussi avec un esprit de consécration.

La Bible doit être une lampe à nos pieds, une lumière sur notre sentier. « Comment le jeune homme rendra-t-il pur son sentier ? » Voilà une question d'extrême importance. La réponse inspirée assure que c'est en se dirigeant d'après la Parole de Dieu. (Psaume 119 : 9.) Des découvertes sans fin attendent ceux qui lisent et acceptent la Bible. Ses vérités instruisent et élèvent l'être humain tout entier. Lorsque ses commandements sont observés fidèlement et joyeusement, l'âme reçoit une nouvelle vision du Christ et de la vérité ; le devoir devient un plaisir ; l'assurance vivante de la grâce et de la puissance divines remplit les cœurs de courage, d'espoir et de foi.

La Bible met en évidence le fait que la rédemption est le couronnement de la création ainsi que de toute manifestation de la puissance, de la sagesse et de la bonté divines. Lorsqu'on accepte ce livre, qu'on croit à son contenu, et qu'on obéit à ses préceptes, il devient le grand instrument de la transformation du caractère. Il est le meilleur stimulant, la force irrésistible qui reconstitue les forces morales et spirituelles, et qui conduit dans le droit chemin.

La Parole de Dieu est le rocher sur lequel on peut construire



La Bible renferme tous les principes dont les hommes ont besoin pour acquérir ce qui est nécessaire à la vie présente et future.

pour l'éternité. C'est le pain de vie et l'eau vive dont tous les hommes ont si grandement besoin. Par-dessus tout, c'est « l'ancre de l'âme, sûre et solide », une place sûre, où l'on peut se réfugier en cas de danger, lorsque, par exemple, les enseignements philosophiques erronés, avec leurs belles paroles et leur interprétation moderne, inondent le monde sans même épargner les Eglises. Lorsqu'on se prépare en vue de la vie éternelle, il ne faut jamais oublier qu'une seule parole de l'Ecriture a plus de valeur que dix mille pensées d'inspiration humaine. Dans la Parole de Dieu, il y a une puissance qui élève, qui transforme et qui sauve.

La Bible est le livre divin. Elle raconte la véritable histoire de la rédemption. Elle seule contient les paroles du Christ. Elle témoigne du fait que « Dieu est amour » et que son Fils est venu révéler cette grande vérité à l'humanité.

Lorsqu'on accorde à l'amour

insondable du Christ et à son esprit vivifiant, tels qu'ils sont révélés dans la Bible, la place qui leur revient dans le cœur, la vie en est ennoblie et le caractère se forme selon le modèle divin.

Dans les jours sombres et troublés que nous traversons, les hommes ont particulièrement besoin de la lumière de la Bible. Quand les temps sont durs et difficiles, l'être humain demande des paroles de réconfort et d'encouragement de la part de Dieu. Quand les perspectives sont peu engageantes, et que le découragement est à la porte, c'est alors qu'il faut avoir la confiance et l'espérance que donne la Parole de Dieu. La Bible renferme tous les principes dont les hommes ont besoin pour acquérir ce qui est nécessaire à la vie présente et future. Ne lirons-nous pas, n'étudierons-nous pas le grand Livre de la vérité ? N'obéirons-nous pas aux instructions qu'il renferme, et ne trouverons-nous pas notre bonheur à suivre les voies de Dieu ?

Charles Gerber

Les fruits de la justification

Dans un article précédent (1), nous avons étudié le sujet du pardon et de la justification. Nous avons montré comment l'homme était justifié. Dieu aime le pécheur et veut le sauver, il lui offre sa grâce : c'est la *source*. Le Christ meurt à la place du pécheur, et satisfait aux exigences de la loi : c'est le *moyen*. Le pécheur s'approprie les mérites du Christ par la foi : c'est la *condition*.

Dieu nous a pardonné en Jésus. Il nous déclare justes au travers des mérites de son Fils. Par la foi, nous nous emparons de cette justification. Nous sommes affranchis de la malédiction du péché, de la condamnation de la loi. Le passé qui nous écrasait n'est plus. Nous sommes libres du fardeau qui pesait sur nos épaules.

Mais que ferons-nous du présent et de l'avenir ?

Nous porterons les fruits de la régénération spirituelle qui s'est opérée en nous. Le vieil homme n'est plus ; le nouvel homme grandit, se développe et produit les fruits de l'Esprit, qui sont : « l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bénignité, la fidélité, la douceur, la tempérance : la loi n'est pas contre ces choses. » (Galates 5 : 22, 23.)

La justification entraîne la sanctification. Le Saint-Esprit qui a déterminé en l'homme le mouvement de la repentance, y continue son œuvre. La sanctification est une manifestation de son action continue (1 Pierre 1 : 2).

La grâce de Dieu, en pardonnant nos péchés, ne nous libère pas de l'obligation d'obéir à la loi divine. La sanctification doit confirmer l'effet de cette grâce, et s'instituer comme un état permanent. La justification est un *départ*, et la sanctification une *carrière* ; la seconde constitue la preuve même de la première : « Ce ne sont pas, en effet, ceux qui écoutent la loi qui sont justes devant Dieu, mais ce sont ceux qui la mettent en pratique qui seront justifiés. » (Romains 2 : 13.) La conversion n'est encore que le commencement du combat, la sanctification en est la suite et le couronnement. Sans elle, « nul ne verra le Seigneur » (Hébreux 2 : 14).

Il ne faudrait pas croire que la foi, condition de notre justification, nous dispense de l'observation des commandements de Dieu. Au contraire, la foi vient confirmer la loi. « Anéantissons-nous donc la loi par la foi ? Loin de là ! Au contraire, nous confirmons la loi... Quoi donc ? Pécherions-nous, parce que nous sommes, non sous la loi, mais sous la grâce ? Loin de là ! » (Romains 3 : 31 ; 6 : 15.)

Non, le pécheur pardonné, justifié, ne

peut pas ne pas obéir à la loi de Dieu. L'obéissance est une preuve de la conversion qui, elle-même, est le repentir en action. « Si nous vivons par l'Esprit, marchons aussi selon l'Esprit. » (Galates 5 : 25.) « Si la vie éternelle était accordée à d'autres conditions, le bonheur de l'univers tout entier serait compromis ; le péché et tout son cortège de maux et de souffrances seraient immortalisés. » (E.-G. White.)

La justification par la foi conduit à l'observation de la loi. Le pécheur repentant donne son cœur à Dieu et consent à lui obéir. Cela entraîne pour lui plus qu'un simple changement de croyance ou même d'habitudes, cela crée tout un ensemble d'abnégations et de devoirs. Il doit, à partir de ce moment-là, consacrer ses facultés et ses activités au service du Seigneur. (Voir 1 Thessaloniens 4 : 3 et 1 Pierre 1 : 15, 16.)

Cela ne signifie pas que, justifiés et dans l'obligation d'observer les commandements de Dieu, nous soyons placés sous la loi : nous ne sommes pas *sous* la loi, mais nous sommes *avec* la loi. Son observation n'est plus le *moyen* du salut, mais la *conséquence* du salut. La vie du Christ se manifeste en nous, ou, selon l'expression de saint Paul, le Christ se forme en nous (Galates 4 : 19 et 3 : 27).

« Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées, voici, toutes choses sont devenues nouvelles. Et tout cela vient de Dieu... J'ai été crucifié avec Christ ; et si je vis, ce n'est plus moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi ; si je vis maintenant dans la chair, je vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. » (2 Corinthiens 5 : 17 ; Galates 2 : 20.)

« Ainsi donc, comme vous avez reçu le Seigneur Jésus-Christ, marchez en lui... Ayant été affranchis du péché, vous êtes devenus esclaves de la justice... Si nous gardons ses commandements, par là nous savons que nous l'avons connu... Celui qui dit qu'il demeure en lui doit marcher aussi comme il a marché lui-même... Car l'amour de Dieu consiste à garder ses commandements. » (Colossiens 2 : 6 ; Romains 6 : 18 ; 1 Jean 2 : 3, 6 ; 5 : 3.)

Il ne peut y avoir de sanctification, c'est-à-dire d'obéissance aux commandements divins sans rupture avec le péché d'une part, et sans consécration à Dieu d'autre part. Cette double initiative n'est possible qu'avec l'aide de Dieu. C'est lui qui, selon son bon plaisir, produit en nous « le vouloir et le faire », la volonté et l'exécution. (Philippiens 2 : 13.) Mais l'homme doit s'abandonner à Dieu, exercer sa foi.

(1) *Pardon et justification*, dans le numéro d'avril.

Or, la foi joue un rôle de premier plan dans la sanctification du croyant. « La sainteté est l'arbre dont la foi est la racine. » (Vinet.)

Il ne s'agit pas d'une simple adhésion intellectuelle à une théorie ou à un principe ; il s'agit d'une foi-croyance et d'une foi-confiance qui se développent au profit l'une de l'autre et font jaillir l'obéissance. Le cœur et la conscience doivent y être engagés. Cette foi doit être un acte de la volonté par la puissance du Saint-Esprit. « Mes frères, que sert-il à quelqu'un de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ?... Veux-tu savoir, ô homme vain, que la foi sans les œuvres est inutile ? » (Jacques 2 : 14, 20.)

« La foi est réellement une œuvre, l'œuvre suprême, car par elle l'homme se donne, et l'être libre ne peut rien faire de plus grand que de se donner. C'est dans ce sens que Jacques oppose l'œuvre à une foi qui n'est qu'une morte croyance intellectuelle, comme c'est dans un sens analogue que Paul oppose la foi aux œuvres de pure observance. La foi vivante de Paul est au fond l'œuvre vivante de Jacques. » (F. Godet.)

Les œuvres prolongent la foi, elles en sont la vraie preuve. « Croire, c'est affirmer la présence de Dieu, la vie de Dieu dans la vie des hommes.... Avoir foi en Jésus-Christ, c'est consentir à ce qu'il vive en nous, à ce que sa vie devienne la nôtre. » (A.-N. Bertrand.)

« La conscience se saisissant de Jésus-Christ et Jésus-Christ se saisissant de la conscience. Voilà, psychologiquement parlant, toute la foi chrétienne.... Lui en nous par l'obéissance de notre foi ; nous en lui, par la confiance de notre foi.... Croire, c'est obéir, c'est livrer notre vouloir personnel, à la personne à laquelle nous obéissons.... En quoi consiste la foi ? A se confier et à obéir. Croire, c'est accorder confiance et donner obéissance. Or, qu'est-ce que se confier, se confier à Jésus-Christ ? C'est lui abandonner la direction de sa vie. Et dans la sphère toute intérieure où Jésus-Christ l'exige, c'est lui abandonner la direction de ce qu'il y a de plus intime, de plus personnel en nous : notre cœur, notre conscience. » (Gaston Frommel.)

*
**

Et maintenant, pour conclure, en quoi consiste le rapport étroit qui existe entre la justification et la sanctification ?

Acte initial et absolu, la justification précède la vie chrétienne, la sanctification. Elle n'est jamais partielle, ni progressive : elle est toujours totale ; tandis que la sanctification, œuvre de chaque instant, ne sera totale que dans la perfection laquelle, on le sait, n'est point d'ici-bas. Tous les jours, nous devons être justifiés *totalemment* si nous voulons réaliser la condition primordiale de toute sanctification. On ne conçoit pas de justification sans sanctification, lorsque, bien entendu, le bénéficiaire continue à jouir des bienfaits de la vie, et vice-versa,

il ne saurait y avoir, et ici dans tous les cas, de sanctification sans justification. La sanctification est un point de départ, une base ; la sanctification est l'œuvre d'une vie entière. Dans la justification, Dieu fait quelque chose pour nous, efface notre passé, nous déclare justes et nous demande de pratiquer la justice ; dans la sanctification, Dieu fait quelque chose en nous, change notre nature et nous permet de pratiquer la justice.

Saint Paul résume les effets de la justification et de la sanctification lorsqu'il dit : « Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ. En effet, la loi de l'esprit de vie en Jésus-Christ m'a affranchi de la loi du péché et de la mort. Car — chose impossible à la loi, parce que la chair la rendait sans force, — Dieu a condamné le péché dans la chair, en envoyant, à cause du péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché, et cela afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'esprit. » (Romains 8 : 1-4.)

Nous pouvons nous écrier avec saint Paul : « Grâces soient rendues à Dieu pour son don ineffable ! » (2 Corinthiens 9 : 15.) Le Christ est notre Sauveur ; il est un Sauveur parfait ; nous avons « tout pleinement en lui ». (Colossiens 2 : 10.)

Justifiés par la foi, nous pouvons compter sur Dieu pour notre sanctification, et nous appliquer le vœu de l'Apôtre des Gentils :

« Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même tout entiers, et que tout votre être, l'esprit, l'âme et le corps, soit conservé irrépréhensible, lors de l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ. Celui qui vous a appelés est fidèle, et c'est lui qui le fera. » (1 Thessaloniens 5 : 23, 24.)

Une leçon de printemps

C'est une œuvre de vertu, de patience que de jardiner. Cela prépare le caractère de l'enfant. Mais à quel âge peut-on commencer réellement ? Je crois que nos petites filles peuvent (bien plus que les garçons) par bon cœur et par tendresse pour la plante favorite, prendre sur elles d'attendre, de la ménager, de l'épargner. Dès qu'un essai a réussi, dès qu'elles ont vu, admiré, touché, baisé le petit être, tout est fait. Elles désirent tant renouveler le miracle qu'elles deviennent patientes.

La vraie vie de l'enfant est celle des champs. Même à la ville, il faut, tant qu'on peut, l'associer au monde végétal. Et, pour cela, un grand jardin, un parc, n'est pas nécessaire. Celle qui a peu, aime plus. Elle n'a sur son balcon, sur un prolongement de toit, qu'une giroflée de muraille. Eh bien, elle profitera par son unique giroflée plus que l'enfant gâtée, lancée dans de grands parterres qu'elle ne sait que dévaster. Le soin, la contemplation

assidue de cette fleur, les rapports qu'on lui montrera entre sa plante et telle influence d'atmosphère ou de saison, avec cela seul on ferait une éducation tout entière. Observation, expérience, réflexion, raisonnement, tout peut y venir. Qui ne sait le parti admirable que Bernardin de Saint-Pierre a tiré de ce fraisier né par hasard sur une fenêtre dans un pot de terre ? Il y a vu un infini, et pris là le point de départ de ses harmonies végétales, simples, populaires, enfantines parfois, non moins scientifiques.

Quelle joie ! et que de surprises !... Cette végétation innocente semble faite pour celle-ci. Chaque jour, elle en fait la conquête, recueille, amasse, lie, rapporte des bottes de petites fleurs qu'il faudra jeter demain. Elle va saluer une à une toutes les nouvelles venues, leur donner le baiser de sœur. Gardons-nous de la troubler dans cette fête du printemps. Mais, lorsque, un mois, deux mois passés, elle se fera satisfaite, je lui dirai : Pendant que tu jouais, enfant, le grand jeu de la nature, la superbe et splendide transformation de la terre s'est accomplie. La voilà vêtue de sa robe verte aux plis immenses qu'on appelle des montagnes et des coteaux. Crois-tu que ce soit seulement pour te donner des marguerites qu'elle a versé de son sein cet océan d'herbe et de fleurs ? Non, amie ; la grande nourrice, la maman universelle, a d'abord servi ce banquet à nos humbles frères et sœurs par lesquels elle nous nourrit. La bonne vache, la douce brebis, la sobre chèvre qui vit de si peu et fait vivre le plus pauvre, c'est pour elles que sont préparées ces belles prairies... Du lait virginal de la terre elles vont combler leurs mamelles, te donner le lait, le beurre... Reçois-les et remercie.

MICHELET.

Alphonse Daudet

Alphonse Daudet est né à Nîmes en 1840, il y a cent ans. Bien que fils d'industriel il eut une enfance difficile et mouvementée. Dès l'âge de 16 ans, il dut accepter une place de maître d'études au collège d'Alès. Il n'y resta pas longtemps, cependant. Un an après il était à Paris où son frère aîné, Ernest Daudet, l'entoura de son affection. Grâce à celui-ci il devint secrétaire du duc de Morny.

C'est dans la capitale que le jeune Alphonse Daudet fit ses premières armes. Il essaya un peu tous les genres et malgré des débuts pénibles, il ne tarda pas à connaître le succès. Son recueil de vers, *les Amoureuses*, paru en 1858, fit sa réputation.

C'est en 1866 que parurent pour la première fois, dans *l'Événement*, les célèbres *Lettres de mon Moulin*. Du jour au lendemain le nom de l'auteur devenait illustre. Daudet n'avait cependant que 26 ans. Mais désormais les chefs-d'œuvre vont se succéder à un rythme accéléré. En 1868, c'est *le Petit Chose* qui est publié.

La guerre de 70 éclate, non sans éprouver douloureusement le grand écrivain, mais son talent est mûri par les émotions, et il va se consacrer presque uniquement au roman. Il fait paraître succes-

sivement : *Tartarin de Tarascon* (1872), les *Contes du Lundi* (1873), *Fromont jeune et Risler aîné* (1874), *Jack* (1876), le *Nadab* (1877), *l'Évangéliste* (1883), *Sapho* (1884), *Tartarin sur les Alpes* (1885), *l'Immortel* (1888), *Port-Tarascon* (1890), la *Petite Paroisse* (1895), *Soutien de famille* (1898).

Une même année, en 1888, il avait fait publier deux volumes de souvenirs : *Souvenirs d'un homme de lettres*, et *Trente ans de Paris*, mais longtemps avant, déjà, avait paru la meilleure de ses pièces de théâtre, *l'Arlésienne*, pour laquelle Bizet composa la célèbre musique de scène.

Alphonse Daudet meurt en 1897, un an après l'un de ses meilleurs amis, Edmond de Goncourt. Dès sa fondation, il avait fait partie de l'Académie du même nom.

On a pu dire du célèbre écrivain que ses ouvrages étaient faits à son image. L'œuvre d'Alphonse Daudet tout entière reflète en effet l'intelligence aiguë, la nature délicate, à la fois fine et nerveuse de son auteur.

Alphonse Daudet a été un conteur illustre, un romancier remarquable. On l'a rattaché au groupe des réalistes et des naturalistes. Son œuvre se fonde en effet sur l'exacte observation de la réalité ; mais si son but est avant tout l'étude objective de la vie plutôt que le caprice de l'imagination, l'œuvre n'en reste pas moins très personnelle. Doué de la sensibilité la plus frémissante, l'auteur ne raconte que ce qui l'émeut, l'attriste ou l'égaie. Toutes les impressions qui charment le lecteur ont été vécues.

Enfant du Midi, Alphonse Daudet décrit la Provence avec son soleil, la transparence de sa lumière, son mistral, sa terre, ses paysages, la gloire de son histoire, le tempérament de ses habitants. Cette musique, ces couleurs, on les trouve dans *Numa Roumestan*, dans *l'Arlésienne*, dans *Tartarin* ; mais elles éclatent dans les *Lettres de mon Moulin*, toutes faites de poésie, de fraîcheur, de jeunesse, de spontanéité, de naturel, de verve méridionale et, il faut le dire, de perfection. « C'est le chant de la cigale à l'aube, c'est la source limpide jaillissant de la montagne. »

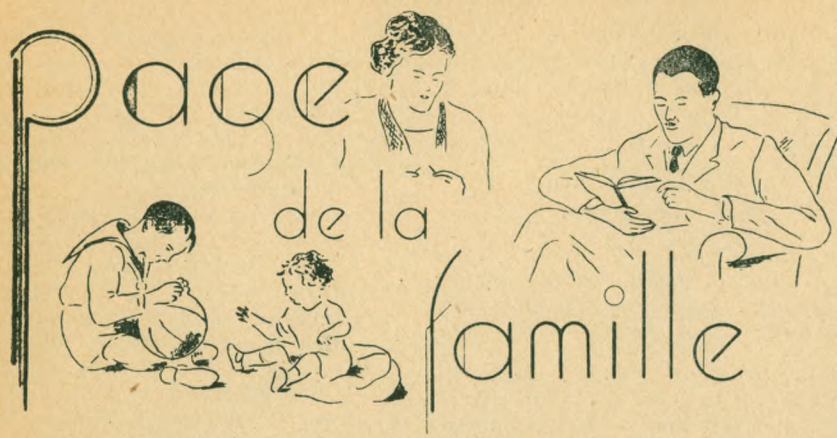
Mais Alphonse Daudet n'a pas seulement connu le ciel lumineux de la Provence. Il a aussi vécu la vie des grandes villes, Paris, Lyon, avec leurs fumées et leurs poussières. Il a fréquenté leurs milieux bourgeois, coudoyé leurs populations ouvrières et commerçantes. Aussi, nul mieux que lui n'a-t-il pu décrire la ville industrielle, la tristesse de ses maisons, le bruit de ses rues, l'activité de ses habitants avec leurs luttes et leurs misères (*Jack*, *Fromont*).

Aucune des souffrances humaines ne pouvait laisser indifférente une âme aussi sensible que la sienne. Mieux que quiconque il a dénoncé l'égoïsme et ses ravages, l'exploitation des faibles, le malheur des jeunes privés d'affection. Sa sympathie va vers tous les humbles, car lui-même, autrefois, a partagé les épreuves d'un mauvais sort. Avec un tact exquis, il nous en fait la confidence, à peine déguisée, dans *le Petit Chose*.

Daudet a connu les laideurs de la vie, ses vices et ses passions ; en des scènes touchantes, il les a évoqués dans ses études de mœurs contemporaines (*le Nadab*, *Sapho*, etc.) ; il ne l'a cependant pas fait en pessimiste ni en désabusé. Son ironie et sa verve sont restées intactes ; il en donne une magnifique démonstration dans *Tartarin de Tarascon*, le fameux tueur de lions, et plus tard encore, dans *Tartarin sur les Alpes*, l'alpiniste malchanceux, deux caricatures amusantes et pittoresques de l'âme méridionale.

Véritable poète dans la prose, Alphonse Daudet a joint à la clarté et à l'aisance de son style, ses qualités naturelles d'émotion et de finesse, qui ont fait de lui, à juste titre, l'un des auteurs les plus goûtés de toute la littérature française.

HENRI SYLVAIN.



Le secret

Nous nous rendons très peu compte combien surprenante paraît la vie à un enfant. A chaque instant, à chaque pas, il lui faut deviner, je dirai pressentir, la signification et l'usage des mots et des choses.

Ayant surpris et enregistré au vol une conversation qui n'était pas destinée à mes oreilles de petite fille de dix ans, j'en demandai l'explication à ma nourrice.

Cela ne te regarde pas, dit-elle en maugréant ; puis fâchée et très gênée par mon insistance, et voulant se débarrasser de moi, elle me dit (parole combien imprudente) : C'est un secret.

Y a-t-il attrait et plaisir plus grands, que de surprendre, de pénétrer ce qui doit être caché ?

J'avais déjà compris la ressource du dictionnaire qui m'avait souvent tirée d'embarras en pareil cas. Mais ce gros et excellent volume bien explicite à l'ordinaire, se trouva aux mots recherchés soudain hermétique.

Sans me décourager par cet échec, je me promis de demander une explication à maman. Ma mère me parut très embarrassée, dès le premier mot. Elle chercha visiblement à détourner ma pensée, puis elle me dit que l'explication tant désirée était pour moi sans utilité aucune, et finalement devant mon insistance, elle m'assura que seul papa saurait satisfaire ma curiosité.

Nous étions au commencement de l'après-midi ; mon père ne devait rentrer que tard pour dîner, maman comptait sur ces quelques heures d'intervalle pour m'occuper et me faire oublier les malencontreuses paroles que j'avais entendues. Mais c'était mal connaître sa petite fille.

Dès l'arrivée de mon père, à l'encontre de toute prévision, mes premiers mots, après un baiser très tendre, furent la fâcheuse question. Mon père, très surpris, regarda maman ; puis, ayant compris, il consentit à me donner une explication après dîner.

Le dîner fut quelque peu silencieux. Mes parents étaient préoccupés ; ma sœur, au courant de la fâcheuse his-

toire, brûlait autant que moi d'entendre ce que dirait papa, et nourrice ayant été grondée par ma mère nous servait avec un visage maussade.

Quant à moi, j'étais folle de joie. Je le connaissais ce secret, me disais-je, ce secret que l'on a l'air de me cacher si soigneusement.

Le dîner est terminé. Mon père m'attire sur ses genoux. Il regarde tendrement en silence l'ardent petit visage levé vers lui.

Sa petite fille, déjà fille d'Eve, animée de ce grand désir de savoir, de découvrir la vie, comment la préserver, comment lui apprendre à se garder le plus longtemps possible de la décevante réalité ?

— Si je te disais l'exacte signification des mots que tu as entendus, cela ne t'apprendrais pas grand-chose. Comprends-moi, il te serait impossible de résoudre un problème de mathématiques n'ayant pas la moindre notion de cette science. Pour monter au troisième étage d'une maison, il te faut passer d'abord par le premier et le second. Il te reste encore beaucoup à apprendre avant de savoir le sens de ce que tu voudrais savoir en ce moment.

— Mais pourtant, papa, nourrice n'est pas bien savante, dis-je avec logique, elle ne sait même pas lire, et cependant elle connaît le secret.

— En es-tu bien sûre, répliqua mon père. Savoir ne sert de rien, sans comprendre, mais je désire que tu te rendes compte par toi-même qu'il nous faut patiemment progresser en toute chose. Laisse-moi te raconter l'histoire de la pagode chinoise qui se trouve sur le grand guéridon.

Un soir, avant de rentrer dîner, je fus accosté par un Asiatique, un grand Chinois portant nattes et babouches. Il paraissait malade, misérable, affamé. A travers son charabia pittoresque je compris bien vite qu'il voulait me vendre quelque chose. Il sortit du panier qu'il portait au bras, des éventails, des magots en ivoire, des boîtes curieusement incrustées d'argent à fermeture secrète, invisible, mais je ne voyais rien dans son petit bazar qui pût m'intéresser. Il y avait cependant dans le fond du panier un objet assez volumineux.

L'homme me regarda un instant, puis avec un soupir sortit l'objet. C'était no-

tre pagode. Je fus immédiatement conscient de me trouver devant un bibelot de valeur. Tu sais que la pagode est en ivoire, à trois pans coupés, le haut curieusement ajouré de dessins qui forment des lettres. A chaque pan se trouve adossé un homme qui porte un écriteau sur la poitrine.

Le toit est composé de lamelles d'argent finement ciselées, et il se déplace. Suivant l'ombre qu'il projette sur les hommes qui sont en gros reliefs, l'un paraît aveugle, l'autre sourd et le troisième muet. Le prix de l'objet me paraissant raisonnable, j'en fis l'acquisition. L'Asiatique semblait se séparer avec regret de la pagode. Il me montra du doigt le ciel, faisait semblant de lire les lettres, ouvrait et fermait les yeux, se bouchait les oreilles, pinçait ses lèvres. Un mot parfaitement compréhensible revenait continuellement dans son charabia. Il disait, il répétait : Secret, secret... La pagode plut à maman, mais faute de pouvoir déchiffrer les caractères chinois, nous ne pouvions pénétrer son secret, nous doutions cependant qu'il s'agit de trois infirmes. Longtemps après, un jour, un marchand de thé, venant de l'Extrême-Orient, vint me demander conseil à propos d'un litige avec la douane et tomba en arrêt devant la pagode.

— Vous avez des amis en Chine, me demanda-t-il, on vous a fait là un beau cadeau, c'est la pagode du secret du bonheur.

— Pouvez-vous me dire la signification des caractères, lui demandai-je avec insistance, moi aussi je voudrais connaître le secret caché depuis si longtemps. Il appuya sur les trois cornes du toit dont les lamelles se replièrent comme un éventail. La lumière pénétra jusqu'au fond de la pagode, éclaira les hommes. Les figures s'animèrent d'une vie surprenante, les lettres des écriteaux parurent en transparence. — Voici le secret, dit-il d'une voix grave. Il est écrit : « Si tu veux être heureux, cherche la lumière, respecte la vérité : regarde, écoute, tais-toi. » Mon père resta silencieux un instant, puis il reprit :

— Garde-toi, ma chérie, de la tentation de vouloir surprendre ce qui est caché. A vouloir courir trop vite, tu t'arrêteras essoufflée à mi-chemin. Ne sois pas si pressée, efforce-toi de comprendre ce que tu sais et attends patiemment la lumière qui éclairera ta route au moment où tu en auras besoin. Tu connais l'histoire de la boîte de Pandore. Les six femmes de Barbe-Bleue périrent à cause d'un secret fatal qu'elles voulaient connaître à toute force. La révélation prématurée du bien et du mal fut la source de nos malheurs, la source de calamités sans nombre. Je pense que la félicité éternelle des élus dans le ciel sera la continuelle conquête de découvertes spirituelles, la révélation progressive de l'amour de Dieu qui dépasse tout entendement. Te souviens-tu de ce beau verset que nous avons lu hier : « Les choses cachées sont à notre Dieu, les choses révélées sont à nous et à nos enfants » ?

FÉLINE.



Nul n'est monté au ciel

Comment Jésus a-t-il pu dire : « Personne n'est monté au ciel, si ce n'est celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel » (Jean 3 : 13), alors qu'il savait qu'Hénoch et Elie y montèrent sans passer par la mort (Genèse 5 : 24 et 2 Rois 2 : 11) et que Moïse y fut admis après sa résurrection (Jude 9) ? — Y. D.

La déclaration de Jésus est empruntée à son entretien avec Nicodème sur la nécessité de la nouvelle naissance. Le docteur juif ne comprend pas d'emblée le miracle du réengendrement, mais Jésus, à l'aide de symboles, parvient à lui enseigner une des grandes vérités du royaume de Dieu. Le Christ est descendu du ciel pour révéler aux hommes les desseins du Père, pour leur faire connaître les conditions d'entrée dans ce royaume mystérieux. Quelque autre homme eût-il pu accomplir mission semblable ? Non. Même si Hénoch, Moïse et Elie fussent descendus du ciel, ils n'eussent pu, pour des raisons nombreuses que le lecteur devine aisément, mener à bonne fin la tâche que le Christ a accomplie.

Jésus ne nie nullement l'ascension au ciel d'Hénoch, de Moïse et d'Elie ; il veut seulement montrer que personne n'est monté au ciel et en est ensuite redescendu pour annoncer aux hommes les choses célestes. Jésus seul peut nous parler du ciel parce qu'il en vient.

L'apparition de Moïse et d'Elie sur la montagne de la transfiguration (Matthieu 17 : 1-13 ; Luc 9 : 28-36) eut lieu après l'entretien de Jésus avec Nicodème. Se fût-elle produite avant, qu'elle n'infirmerait en rien la déclaration de Jésus, cette apparition ne constituant pas une révélation au monde des choses célestes. Moïse et Elie, envoyés auprès de Jésus en réponse à sa prière, s'entretenirent avec lui du « départ qu'il allait accomplir à Jérusalem », c'est-à-dire du mode de sortie que Jésus allait choisir : ou remonter vers son Père avec Moïse et Elie, ou passer par la mort. Il opta pour

la mort, parce qu'elle lui permettait de sauver ses enfants qui, plus tard, iront le rejoindre dans le ciel.

Le Saint-Esprit est-il une personne ?

D'après vous, le Saint-Esprit est-il une personne ? Si oui, quelles preuves formelles pouvez-vous avancer ? — E. H.

Le problème de la nature du Saint-Esprit, comme celui de la Trinité, échappe encore en partie à l'intelligence humaine. Nous devons nous contenter d'une donnée partielle en attendant que l'éternité nous révèle progressivement toute la vérité.

Certains théologiens, s'appuyant sur un petit nombre de passages bibliques (Luc 1 : 35 ; Matthieu 3 : 16 ; Jean 20 : 22 ; Actes 1 : 8 ; 2 : 17, 18 ; Tite 3 : 6), déclarent que le Saint-Esprit est une force qui émane de Dieu, une puissance, une énergie, une activité, une influence, un don, un moyen, en un mot une abstraction. D'autres théologiens, alléguant un nombre de passages bibliques beaucoup plus considérable et qui peuvent aisément s'accorder avec ceux cités en faveur de l'opinion contraire, affirment que le Saint-Esprit est une personne. Nous n'éprouvons aucune peine à nous rallier à cette dernière opinion.

A travers la Bible, le Saint-Esprit apparaît sous une vingtaine de noms différents : Esprit, Esprit de l'Éternel, Esprit du Seigneur, Esprit de Dieu, Esprit de Jésus-Christ, Esprit-Saint, Saint-Esprit, Esprit de vérité, Esprit de vie, Esprit de la grâce, Esprit de gloire, Esprit éternel, Consolateur (Paraclet), etc. Il se confond avec le Père et le Fils, tout en constituant une entité à part (Genèse 1 : 2 ; Exode 31 : 3 ; Job 33 : 4).

Il se présente dans les différents états successifs d'une personne qui pense, qui sent et qui agit. En effet, le Saint-Esprit *pense* (1 Corinthiens 2 : 10, 11 ; Romains 8 : 27), *veut* (1 Corinthiens 12 : 8-11), *parle* (Matthieu 10 : 20 ; Actes 8 : 29 ; Apocalypse 2 : 7), *enseigne* (Luc 12 : 12 ; Jean 14 : 26 ; 16 : 12-14), *prie et intercède* (Romains 8 : 26), *entend* (Jean 16 : 13), *aime* (Romains 15 : 30), *rend témoignage* (Jean 15 : 26 ; Romains 8 : 16), *conduit, appelle et défend* (Romains 8 : 14 ; Actes 13 : 2, 4 ; 16 : 6, 7), *remplace* (Jean 14 : 16, 17 ;

16 : 7), exactement comme le ferait une personne.

D'autre part, on peut résister au Saint-Esprit (Actes 7 : 51), le tenter (Actes 5 : 9), l'attrister (Esaïe 63 : 10 ; Ephésiens 4 : 30), l'outrager [insulter] (Hébreux 10 : 29), lui mentir (Actes 5 : 3), blasphémer contre lui (Matthieu 12 : 31, 32). Dans tous ces passages, et surtout dans le dernier, on ne peut remplacer le mot *Saint-Esprit* par celui de *puissance*. Comment le péché contre le Saint-Esprit pourrait-il être considéré comme plus grave que celui commis contre le Père ou le Fils et jugé irrémédiable, si le Saint-Esprit était une abstraction ? « Le caractère irréparable du péché contre le Saint-Esprit s'explique en raison de ce que chacune des trois Personnes divines joue un rôle dans l'œuvre du salut ; le Père le prépare, le Fils l'accomplit, le Saint-Esprit le réalise dans les cœurs. » (Alfred Vacher)

Enfin, en étudiant les attributs de Saint-Esprit, le rôle qu'il joue dans l'univers, on ne peut s'empêcher de lui accorder le privilège de la personnalité. Il possède l'éternité (Hébreux 9 : 14), l'omniprésence (Psaume 139 : 7-10), l'omniscience (1 Corinthiens 2 : 10-11 ; Jean 14 : 26 ; 16 : 12, 13) et l'omnipotence (Luc 1 : 35 ; Actes 1 : 8 ; Romains 15 : 13, 19). Il fait une œuvre de création, de consécration, de résurrection, de formation, d'inspiration, etc. (Job 33 : 4 ; Psaume 104 : 29, 30 ; Romains 1 : 4 ; 8 : 11 ; 1 Pierre 3 : 18 ; Actes 2 : 4, 33 ; 2 Pierre 1 : 21 ; 2 Samuel 23 : 2, 3), en un mot, une œuvre qui le place au même rang, dans sa nature et ses attributs, que celui du Père et du Fils.

Si le Saint-Esprit est une personne, cela n'implique pas nécessairement qu'il ait un corps, et surtout un corps semblable au nôtre. Nous sommes des êtres essentiellement limités ; le Saint-Esprit, omniprésent, omniscient et omnipotent, n'est point limité pas plus que ne l'était Jésus après sa résurrection. On peut très bien concevoir l'existence d'une personnalité jouissant d'attributs complètement ignorés des hommes.

C. G.

La vraie paix n'est que dans la possession de Dieu, et la possession de Dieu ici-bas ne se trouve que dans la soumission à la foi, et dans l'obéissance à la loi.

FÉNELON.

Marcel Teissier

Jesus Hominum Salvator !

En 1914, le fils d'un pasteur bien connu dans le Midi de la France, fut appelé à servir dans un régiment d'infanterie.

Le jeune soldat, ne se dissimulant point le sort qui lui était réservé, écrivait : « Je suis heureux de donner ma vie pour les autres ». Ce jeune homme était un chrétien. Il avait appris, sur les genoux de ses parents, que notre vie, pour atteindre son but, doit être mise entièrement au service des autres.

Servir, telle est la devise du chrétien.

Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis, a dit Jésus.

Mais qu'est notre service, même s'il va jusqu'au sacrifice de notre vie, à côté du sacrifice du Christ !

« Lui qui, existant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une proie à arracher d'être égal avec Dieu, mais s'est dépouillé lui-même en prenant une forme de serviteur, en devenant semblable aux hommes ; et, ayant paru comme un simple homme, il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix ». (Philippiens 2 : 6.)

Service suprême. Sacrifice suprême. Voilà la raison d'être de la créature la plus élevée, de notre Maître.

Ce principe est le fond même de l'Évangile. Seule l'éternité

révélera combien d'âmes ont été touchées par l'amour du Sauveur en apprenant son grand sacrifice.

A notre époque où le racisme dresse les hommes les uns contre les autres, on peut même dire les uns au-dessus des autres, il faut, plus que jamais, que « cet évangile soit prêché par toute la terre pour servir de témoignage à toutes les nations. » « Alors viendra la fin », ajoute Jésus.

La fin de toutes les horreurs, de tout le mal, de l'humanité pécheresse, doit donc venir quand chacun, ayant eu connaissance du grand sacrifice expiatoire, aura eu l'occasion de s'en approprier la récompense. C'est alors que se fera le triage des brebis et des boucs, des élus et des perdus, et non en vertu des principes du racisme ou d'une prédestination arbitraire.

« Dieu a fait que tous les hommes, *sortis d'un seul sang*, habitassent sur toute la terre, ayant déterminé la durée des temps et les bornes de leurs demeures ; il a voulu qu'ils cherchassent le Seigneur et qu'ils s'efforçassent de le trouver... » (Actes 16 : 26.)

Chacun a l'occasion d'être sauvé. « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix, j'entrerai chez lui », dit toujours Jésus. Dieu ne fait point acception de personnes ; pour lui, il n'existe

ni races inférieures ni races supérieures. Les différences physiologiques, morales ou intellectuelles n'ont rien à voir dans cette affaire ; la plus importante qui soit, on peut dire la seule importante, c'est le salut.

« Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean 3 : 16.)

Veux-tu être sauvé ? Et puis, être bon père de famille, bon citoyen, surmonter ton égoïsme ? Ne recherche la force nécessaire ni dans la philosophie, ni dans la science, ni même dans la morale. Rien d'humain ne détient ce pouvoir mystérieux. Regarde au Christ. Accepte son sacrifice. Crois à sa résurrection. Suis-le dans son ascension. Contemple-le dans son sanctuaire céleste, et, enfin, ne perds pas de vue son retour, pour lequel il procède aux derniers préparatifs. « Ce Jésus, qui a été enlevé au ciel du milieu de vous, reviendra de la même manière que vous l'avez vu y aller. » (Actes 1 : 11.)

De même que le sacrifice du soldat assure aux siens la possession de leur patrie terrestre, le sacrifice du Christ assure à ceux qui savent l'apprécier à sa juste valeur, la possession de la terre nouvelle, terre où la justice habitera et où l'amour seul préside à toute nos destinées.

Qui donc offrira davantage à notre pauvre humanité ?

Jesus Hominum Salvator !

(Suite des notes de la page 7.)

(2) Petitot, p. 274. Cf. pp. 278-295. Qu'on relise la remarque de F. Strowski, reproduite dans les *Signes* de mai 1939, p. 11, note 3. « Le dédain qu'on a longtemps affecté à l'égard de Pascal exégète ne tient pas devant le témoignage d'un savant comme le P. Lagrange : aujourd'hui encore son argumentation demeure forte, même au point de vue de l'exégèse moderne. » F. Mauriac, *Blaise Pascal et sa sœur Jacqueline*, P., 1931, p. 193. C'est dans la *Revue biblique* d'oct. 1906 que Lagrange a publié son travail : « Pascal et les prophéties messianiques ».

(3) « Nous disons que le sens littéral n'est pas le vrai, parce que les prophètes l'ont dit eux-mêmes. » *Pensées*, n. 687.

« Si on prend la loi, les sacrifices et le royaume, pour réalités, on ne peut accorder tous les passages. Il faut donc par nécessité qu'ils ne soient que figures. » 684.

« Pour montrer que l'Ancien Testament n'est que figuratif, et que les prophètes entendaient par les biens temporels d'autres biens... » 659.

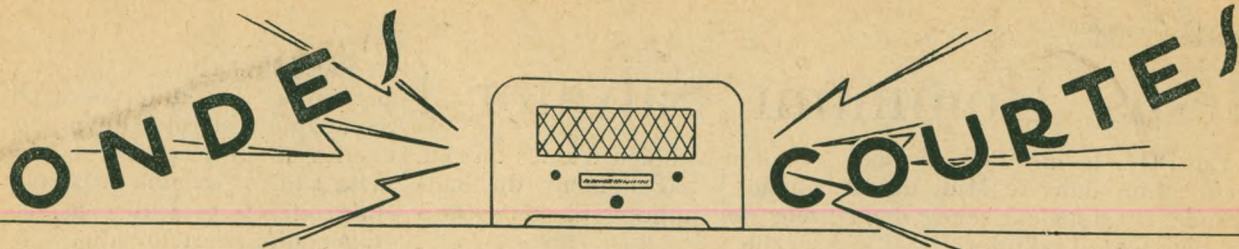
(4) Qu'on me permette de renvoyer à l'article sur le Figurisme, dans les *Signes* de juin 1939, p. 7. Voir aussi Bergier, *Dict. de théologie*, art. *Figure, figurisme, figuristes*. Picot,

Mémoires, 3^e éd., II, pp. 164, 333-334, 382-385. Guettée, *Hist. de l'Eglise de France*, XII, 1857, pp. 16-17.

(5) Petitot, pp. 278, 286-287. Citons encore ce passage : « Le sens spirituel, tel est le moyen auquel Pascal recourt pour l'interprétation de toutes les prophéties. Ce principe, que les obscurités de la Bible recèlent un sens caché dont la figure est la clef, est peut-être le plus important de son exégèse. Et il n'est qu'une conséquence des deux précédents, savoir : qu'il y a des passages clairs et d'autres obscurs dans le Vieux Testament, et qu'il est nécessaire d'interpréter néanmoins tous les textes. » P. 286.

(6) pp. 293-294. Petitot cite ces deux pensées de Pascal : « Parler contre les trop grands figuratifs. » 649. « Il y a des figures claires et démonstratives, mais il y en a d'autres qui semblent un peu tirées par les cheveux... » 650.

(7) Antoine Arnauld, *Remarques sur les principales erreurs d'un écrit intitulé : L'ancienne nouveauté de l'Écriture sainte*, P., 1665, sans nom d'auteur, avec une préface de Nicole. 2^e éd., sous le pseudonyme de Bonneval, publiée par l'abbé Débonnaire, P., 1735. Ouvrage reproduit dans *Œuvres*, V, 1776, pp. 321-363, et dans Saillant, *Les véritables promesses faites au peuple juif et à toute l'Église*, P., 1807, I, pp. 66-118. Saillant oppose aussi à l'abbé Lambert les vues de Pascal sur les prophéties. Nicole, *Les Visionnaires*, Liège, 1692, et Mons, 1693, sous le pseudonyme de Damvilliers.



Le frontispice représente le sémur de la parabole de Jésus, toile de W. Morgan, Photo Autotype Fine Art Cy.

L'alcoolisme et la débauche sont à peu près inconnus en Finlande.

La Réforme a été introduite en Finlande en 1530 (la Bible fut traduite et publiée en langue finnoise en 1642 ; le Nouveau Testament l'avait été dès 1548) ; 96 % de la population est protestante luthérienne. Sur un total de 3.700.000 habitants on compte 70.000 Grecs orthodoxes et moins de 1.000 Catholiques — romains — qui sont des immigrés russes ou polonais.

La Finlande est peut-être le seul pays au monde où il n'y ait pas d'illettrés. On trouve une bibliothèque jusque dans les fermes les plus modestes. Alors que la population totale du pays est inférieure à celle de Paris et de sa banlieue, on y compte deux grandes Universités, une Ecole polytechnique, 350 Etablissements d'enseignement professionnel, 230 Lycées, 57 Ecoles supérieures populaires, 8 Ecoles normales.

Un des travaux les plus remarquables de protection de monuments est celui que l'on admire devant les hauts portails de Notre-Dame. Là, comme ailleurs du reste, on n'a pas utilisé seulement des sacs : il a fallu des planches, il a fallu du fer. Des sacs, il y en a 60.000 qui s'étagent entre des charpentes de fer sur lesquelles reposait l'immense estrade du « Vrai mystère de la Passion ». A Chartres, la protection du portail entier de la cathédrale a exigé 135.000 sacs.

Dans quelques mois, la Compagnie de Jésus célébrera le quatrième centenaire de sa fondation. On la fait généralement remonter, il est vrai, à la célèbre réunion que Inigo Lopez de Recalde, immortalisé sous le nom de saint Ignace de Loyola, tint à Paris, dans la crypte de la petite église Notre-Dame de Montmartre, le 15 août 1534, jour de l'Assomption, avec ses six compagnons : le Savoyard Pierre Le Fèvre, le Navarrais François Xavier, le Castillan Diégo Lainez, le Tolédan Alfonso Salmeron, un autre Espagnol, Nicolas Bobadella, et le Portugais Simon Rodriguez. Mais c'est seulement le 27 septembre 1540 que le pape Paul III, par la bulle « Regimini militantis Ecclesiae », reconnut et consacra la nouvelle « société ».

L'homme le plus vieux de Chisinau (Bessarabie), s'est suicidé à l'âge de 107 ans. Fatigué de vivre dans la misère, ce vieillard ramassa tout ce qu'il possédait et en bourra le poêle de sa chambre à coucher. Il y mit le feu, en ayant eu soin d'arrêter le tirage. Il fut asphyxié avant qu'on eût pu lui porter secours.

La plus grande cloche de Pologne, qui avait emprunté le nom du roi Sigismond I^{er} (1506-1548), avait été fondue en 1520 avec le bronze d'un canon dont le roi s'était emparé en Moldavie. On la faisait sonner les jours fériés et lors des grands événements nationaux. Elle était placée dans la tour de la cathédrale de Cracovie. Elle retrouve, hélas ! sa destination première, les Allemands s'en étant emparés pour en faire un canon.

Franck Pick a soixante ans. Il est l'homme qui connaît le mieux tous les mystères de la circulation londonienne. Il connaît par cœur toutes les lignes et tous les horaires. Il a été nommé « évacuateur-chef » de Londres et de sa banlieue. De son bureau de Hampstead Garden, il veille sur dix millions d'habitants. Mais c'est un modeste. Il ne renie pas ses humbles origines. Il n'oublie pas qu'il était encore manœuvre à vingt ans. Il ne possède même pas d'automobile et distribue une grande partie de ses gains à des œuvres de bienfaisance.

Tous ceux qui ont visité Grenade connaissent le palais de Charles-Quint. Cet édifice, construit par les deux Macheca dans le style de la Renaissance italienne, s'il ne s'harmonise guère avec l'Alhambra voisin, n'en est pas moins remarquable par la noblesse de ses lignes et la grandeur de ses proportions. Le malheur est qu'il soit resté inachevé et surtout qu'on l'ait laissé si longtemps dans un tel état d'abandon. C'est seulement il y a une dizaine d'années que la couverture du palais a été refaite, afin de le protéger contre les intempéries. Le plan de restauration, que vient d'adopter le gouvernement du général Franco, est beaucoup plus vaste : la dépense prévue dépasse 500.000 pesetas. Dans l'aile Est du palais, d'autres salles, aux plafonds richement décorés, abriteront un musée d'art arabe, appelé à compléter l'école d'arts arabes, qui est déjà en pleine activité dans l'ancienne capitale du royaume de Grenade.

On a récemment découvert à Moscou plusieurs manuscrits inédits de Beethoven. Comment ces trésors ont-ils pu prendre le chemin de la Russie ? M. Tobias Norlind, conservateur du musée d'histoire musicale à Stockholm, vient de le faire savoir au correspondant du *Times* en Suède. On sait que Beethoven était très lié avec le prince Razoumovski, ministre de Russie à Vienne, et qu'il écrivit notamment trois quatuors à cordes pour son ami russe. Il est donc vraisemblable que les manuscrits retrouvés aujourd'hui furent apportés à Moscou par des parents de Razoumovski, qui vécut à Vienne jusqu'à sa mort. Il s'agit d'un ensemble de 174 pages, contenant des esquisses de la *Sonate à Kreutzer*, de la *Symphonie héroïque*, de l'oratorio *le Mont des Oliviers*, de la sonate pour piano *opus 31*. Les manuscrits datent de 1803. Sur plusieurs feuilles, on trouve encore des traces des chandelles à la lumière desquelles Beethoven écrivait sa musique.

SOMMAIRE DE MAI 1940

D'où viennent les guerres ?	2
Comment faire des hommes nouveaux ?	3
En lisant mon journal	5
Pascal et les prophéties	7
Le Livre qu'il faut lire aujourd'hui ..	8
Les fruits de la justification	10
Une leçon de printemps	11
Alphonse Daudet	12
Le secret	13
Coin des questions	14
Jesus Hominum Salvator	15
Ondes courtes	16

LES SIGNES DES TEMPS

Revue mensuelle fondée en 1876

DAMMARIE-LES-LYS (S.-et-M.)

Prix de l'abonnement :

	1 an	6 mois
France et colonies	18 fr.	10 fr.
Suisse (arg. suisse)	3 fr. 50	2 fr.
Belgique (arg. belge)	18 fr.	10 fr.
Etranger (arg. franç.)	20 fr.	11 fr.

AGENCES :

PARIS, 130, boulevard de l'Hôpital (13^e)
 MARSEILLE, 5, boulevard Lonchamp
 MUNSTER (H. R.), 14, rue de Stosswihr
 LAUSANNE, 8, av. de l'Eglise Anglaise
 BRUXELLES, 11, rue Ernest Allard
 ALGER, 139 ter, Chemin du Telemly
 RABAT, 40, rue de la République
 TUNIS, 2, rue de l'Eglise

Le rédacteur : CH. GERBER.

Le gérant : G. HABEREY.

Imprimerie *Les Signes des Temps*,
 Dammarie-les-Lys (S.-&-M.) France